Le Sultan du Mot, que j'aime surnommer le Mat, fusionne les lettres les unes avec les autres, les transforme en soupe, en bouillon primordial d'interjections, d'onomatopées, d'opinions visqueuses et véreuses, de théories vaseuses et vicieuses. Les lettres siamoises se tournent le dos – aucune d'entre elles n'aura la chance de connaître la prononciation de sa jumelle. Le Mat s'amuse aussi à diviser ces dernières une fois mélangées : elles se fragmentent en petits bouts qui explosent à la gueule du lecteur, en petits éclats d'idées, débris aiguisés qui crèvent les yeux. C'en est morose : le Mat est le plus grand auteur de son ère mais est condamné à aveugler ceux qui lisent ses vers et sa prose. Pour certains, c'est le comble – à mes yeux, une malédiction : tout le monde raffole de ses livres mais personne n'ose les ouvrir.

Le Mat repose dans un lit recouvert de trente plaids maladroitement tissés. Il est fiévreux et ne sort jamais de sa piaule, qu'il partage avec des mites. Ses pieds ridés sortent des couettes, prennent l'air, parfument la pièce d'odeurs nauséabondes qui parviennent à peine à recouvrir l'odeur alarmante du méthane : le poêle est constamment allumé, c'est l'été, le Mat grelotte – il est souffrant. Ce n'est qu'un pauvre vieillard malade. Les joints brisés, visage courbaturé de remords et regrets, sa bouche trop sèche pour parler. Il claque sa langue pour communiquer, ça marche pas – il essaye de me conter son histoire, celle qu'il m'a convoqué pour raconter. Il ne m'a jamais adressé la parole ; sa maladie, pour moi, est une farce de vieux mesquin. Il gémit parfois, se penche gerber dans une bassine qu'il me supplie de vider chaque matin avec un regard d'escroc malin – il est rusé, le Mat, il sait ce qu'il veut et tout le monde veut savoir ce qu'il sait. C'est pour ça qu'il m'a embauché.

Tous les matins je grimpe les étages d'un hôtel particulier rustique, situé sur la plage, surplombant le littoral. Vue

panoramique sur la mer, mer d'huile ou grande houle, vue sur des arbres verdoyants secouant leurs perruques au gré du vent, d'autres sont raides piquet (ce sont des cyprès) et me regardent écrire : le bureau est devant la fenêtre, le lit ainsi que le parasite qui l'habite en contrepied. Malheureusement le Mat préfère les rideaux fermés. Seuls quelques rayons de lumière parcourent la pièce, quasi-tangibles grâce à la poussière ambiante. La chambre est recouverte de ses écrits : des feuilles volantes tapissent le sol, d'autres sont agrafées au murs, cachent la moisissure et l'amiante qui sont, je présume, les causes de sa maladie. En fait j'en sais rien – il me parle pas, il pourrait tout aussi bien être lépreux, junkie ou bien simplement casanier. Je ne risque pas de lire ses textes pour le découvrir : j'y tiens, à mes yeux.

Le Mat toussote et crache des glaires noires fondant les pages moquette. Il a pourtant une bassine auprès du lit ! Espiègle, coquin ! Il me provoque, sait que je serai forcé à raconter son histoire, forcé à lire ses papiers et perdre ma vision en son nom. Il veut me pousser à bout, sale et vulgaire, des types comme moi il a dû en voir passer et ils l'ont tous fuit, 'te jure. Oh, bon, il paye bien et je n'ai pas à passer la serpillère. Je suis bien parfois contraint de lui cuisiner un ou deux plats dans la journée – il apprécie d'ailleurs des saveurs particulièrement étranges pour les palais ingénus : lentilles (ou haricots blancs) baignant dans du vin rouge (peu importe sa qualité), cuisses de poulet crues en sauce (variée), anchois marinés dans du lait.

Il m'arrive de passer la journée à pondérer sur son récit : je m'efforce de l'inventer. Celui que je lui attribue varie de jours en jours : tantôt héroïque, parfois tragique, rarement drôle et souvent ennuyant – je ne lui dresse pas le plus beau des portraits, vous me comprenez. Ma foi, il n'avait qu'à me parler. Parfois, installé à mon poste, je cale quelques papiers entre les rideaux pour apprécier la vue, passer le temps en comptant les mouettes ou les bateaux, m'imaginer plonger dans l'eau, bronzer sur la digue ou pêcher à la ligne. Tout est plus stimulant que de rester

enfermé avec le Mat, qui m'épie avec un regard jaloux et mauvais. Le regard perfide d'un homme qui n'a jamais profité de rien, mis à part sa gloire basée sur des essais que personne n'a jamais osé lire.

Le Mat se lève rarement – parfois pour aller aux toilettes en poussant de longs râles juteux venant du plus profond de son coffre. Ses articulations craquent fort, tellement fort qu'elles font fuir les trois gabians qui traînent sur le rebord de la fenêtre que j'ouvre en cachette pour aérer (sent fort, la dedans). Je leur donne à piallier les restes de la bouffe pour chien que je cuisine au Mat. Passons. Lorsqu'il se lève, il se glisse dans ses pantoufles qui ne sont que de gros sabots de bois, toujours situés sous sa piaule, parallèle l'une à l'autre, méthodique. Il marche quelques pas, en fait retentir les talons, s'il était un peu plus agile et amusant il me ferait des tours de claquette (encore rêver), va se délester puis retourne moisir sous ses couettes, blotti contre son oreiller. Le Mat ne dort jamais. Parfois, lorsque je ne suis pas encore arrivé (toujours de bonne heure), il sort se balader à l'intérieur du bâtiment. Sa santé lui empêcherait de sortir, enfin il a surtout une peur bleue du Soleil, tire la gueule lorsque j'ouvre les rideaux, grogne, crache, grogne encore. Ces moments – aussi rares soient ils – où je suis seul dans l'appartement me permettent de farfouiller les recoins cachés, histoire de trouver deux trois babioles qui pourraient m'inspirer. Il est absolument défendu de fouiller dans ses affaires (c'est marqué dans le contrat) mais je ne me suis jamais fait attraper : le bruit de ses sabots qui claquent les marches des escaliers est une alarme qui m'alerte de son retour. Le temps de fermer les rideaux en vitesse et de m'installer au bureau, stylo au carquois, prétendant écrire son épopée. Dans ces cas là il jète un coup d'œil au dessus de mon épaule, glousse, lève les yeux au cieux et grommelle quelques mots que j'essaie tant bien que mal d'intercepter.

Parmi les babioles égarées, j'ai trouvé : une petite boîte en osier contenant un pléthore de gemmes mal polies mais qui à la

revente pourrait nourrir un régiment ; des lettres de lecteurs malpolis qui, malgré avoir été prévenus du risque se plaignent d'avoir perdu la vision ; quelques pattes de coq séchées rétrécies, artéfact chamanique, appartenant sûrement aux poulets de la ferme au pied de l'hôtel particulier. Et surtout un petit paquet de feuilles : les histoires des rapporteurs précédents qui avaient essayé comme moi de raconter son histoire. Petit à petit, un récit me vint en tête : le récit pathétique du Sultan.

Je l'imagine vagabonder les rues de Tanger, défoncé, ivre d'arak ou d'opium, frappé d'un Soleil violent qui décompose toute forme de vie, qui ralentit les corps. Je le vois déambuler le labyrinthe du souk aux rues éternellement temporaires à la recherche d'une ampoule de morphine, femmes mortes lui jetant des regards blancs de deuil et noirs de remords, rentrer dans sa piaule paranoïaque et angoissé, écrire sur sa machine les délires qu'il s'imagine, pseudos délires schizoïdes d'un junkie périmé. Ses textes ne sont pas aveuglants – ce n'est qu'un stratagème d'auteur dépassé ayant la peur bleue de publier.

Je l'imagine dans un café sicilien, Soleil toujours, terrasse bondé d'anciens, lui dégoulinant du front, buvant un porto de mauvais goût, crachant le bout de sa cigarette roulée, cowboy qui n'a jamais réussi à dégainer son stylo, enrayé dans le marc de café brun qu'il a ramené d'un voyage *latinoamericano* où il pensait découvrir la Sainte-Vérité : il en est revenu bredouille.

Je l'imagine perdu au beau milieu des steppes mongoles, voler les poissons pourris des yourtes désolées, portant un baluchon tissé par des gamins locaux l'ayant arnaqué, son baluchon dégoulinant d'*adipocire* qu'il utilise pour graisser ses neurones, les chaussures et le crâne troués.

Le Sultan du Mot, auto-diagnostiqué, aveugle ses lecteurs parce que ses récits sont d'un ennui terrible. Le public préfère regarder le Soleil dans le blanc des yeux et dans le gras du poulet. C'est ce même Soleil caché derrière mon bureau, je tire les rideaux d'un grand coup ! J'aperçois le Mat dans son lit, souffrant, menteur, il

tousse, menteur, se racle la gorge, il gémit, crie presque, se cache en boule sous ses couettes, menteur, menteur, menteur ! Le Soleil a tué l'Auteur ! Il ne veut toujours pas me parler, n'ose pas se lever pour fermer les rideaux, qu'il est têtu, c'est un assisté, un aristocrate aux pierres précieuses cachées qui n'a jamais levé le petit doigt.. Des moucherons sortent de sa gueule dès qu'il tente de l'ouvrir, c'est son choix, l'encre de ses stylos est sèche depuis des lustres, dès que je griffonne il est pris de spasmes, il gémit, grimace, s'essouffle, parle moi, je suis là pour ça ! Le Sultan du Mot, le Mat, n'existe plus pour longtemps, son sang est éparpillé dans toutes les lettres inscrites sur les papiers volants, son corps est une page blanche, si blanche qu'elle aveugle les lecteurs qui lui donnent la moindre attention !

— « *Continue d'écrire.* »

Je referme les rideaux. Je l'imagine à genou, en position de prière, une lame de guillotine positionnée au dessus de son cou, prête à donner le coup final, les mains tremblantes, ongles liquides, yeux grand fermés, son sourire mesquin en coin de bouche révélant un filet de bave qui trahit son excitation. L'encre est prête à jaillir de sa plaie. Je l'imagine les bras collés au corps, remplacés par les pattes de coq séchées, essayant d'attraper la main de son père, se noyant dans la mer, la houle est forte, les yeux rongés par le sel, aveuglé, il boit la tasse.

Et puis je l'imagine à ma place et moi à la sienne, mourant de manque dans un lit à trente plaids, lui essayant de percer mon secret et moi le cachant le plus profond possible. Je comprends enfin – tout culmine en un point, un Aleph singulier, un point de singularité, je comprends enfin son histoire et jamais n'ai-je autant eu l'envie de lire les textes de quelqu'un. Le Mat est mort depuis longtemps et le Mot est son testament, le Mot est son corps, le Mot est son sang, le Mat du Tarot, le Mot d'Ougarit.

Je me lève de ma chaise, laisse mon stylo sur le bureau. Arrache quelques feuilles des murs, commence à lire. Les pages sont décorées de filigranes d'or, les mots de la plus belle

calligraphie. Les lettres, toutes mélangées, siamoises et difformes, ne sont que des mots. Les mots, saints et sacrés, méthodiquement dérangés, ne sont que des lettres. Tout forme une prose qui s'inscrit dans mon cerveau : une idée parasitaire, amibe intellectuelle qui se faufile, se répand dans mon corps, prend contrôle de mes membres, de mes souvenirs, de mes yeux. Le Sultan du Mot, le Mat, le Sultan du Mat, le Mot fusionne avec mon esprit – et je n'y vois plus rien.